

«Les outils pour un truc wouah»

Soften vient de publier *Tout oublier*, son septième album, le second en français, où il pousse la production aux confins des possibles. Récit de cette folle ambition avec **Nils Aellen**, rencontré dans un bar lausannois à l'happy hour.

CHRISTOPHE DUTOIT

Nils Aellen est probablement fou. L'auteur-compositeur vaudois a mis trois ans à peaufiner son nouvel album, *Tout oublier*, en compagnie de son alter ego Alexandre J. Maurer. Trois ans pour enregistrer, produire, arranger, mixer des centaines de pistes, expérimenter, triturer des sons, chercher la petite bête. Au final, il sort dix perles de pop à la fois hors du temps et très ancrées dans son temps. Une pinte à l'Etoile blanche, au cœur de Lausanne, délie sa langue.

«Je suis accro à la musique depuis mes 15 ans. Au début, je n'ai pas eu beaucoup à réfléchir: les disques et les concerts s'enchaînaient, le label Saïko y croyait, je rentrais le soir à la maison et je composais des chansons. Avant le confinement, je me suis mis en tête d'écrire un polar. Pendant un an, je me levais à 6 h. J'ai écrit un roman de 600 pages. Je ne crois pas qu'il était nul. Mais, franchement, cela se justifie-t-il d'y consacrer tout mon temps, parce que c'est un trip, parce que j'ai un énorme ego, parce que je veux me prouver que je

«Sur les disques précédents, je me voyais comme un bricoleur ou un artisan. Avec *Tout oublier*, je me suis senti artiste.»

NILS AELLEN

suis capable de le faire? A un moment donné, une question s'est posée: "N'ai-je pas un disque incroyable en moi?" C'est devenu un problème. Au lieu de mettre la barre au niveau "je vais faire un disque folk ou un live", je me suis dit: "Je vais faire un putain de chef-d'œuvre!" Je ne cherchais plus que des bouts de chansons géniales. J'avais besoin d'être impressionné musicalement et vocalement par moi-même. J'ai eu l'impression, à un moment donné, que j'avais fini d'apprendre et que j'avais tous les outils en main pour faire un truc wouah. Quand je réécoute *Les heures blanches*, mon album précédent, tout a l'air vapeureux, je n'articule pas, mes fins de mots ne sont pas précises, mes harmonies non plus. J'ai l'impression que c'est facile de faire un disque de folk ou de stoner. Mais de faire de la pop actuelle, qui a du sens, avec de la technique: là, je trouvais le défi énorme. Je pensais y arriver en une année. Il m'en a fallu trois.»

On sent dans votre phrasé des influences du rap français...

J'écoute énormément de rap français, comme j'écoute énormément de metal. Pas beaucoup de chanson française. Hormis peut-être Dominique A. J'apprécie le rap pour ce que disent les textes, pour la technicité de certains rappeurs, qui se mettent désormais à chanter avec des accroches pop incroyables.

La production de *Tout oublier* est d'une profondeur et d'une richesse incroyables...

J'ai travaillé durant trois ans en mode aller-retour avec Alexandre J. Maurer, qui tenait la batterie sur mes premiers disques. On s'est rencontré au gymnase. Il venait de mon bled. On s'est retrouvés un peu par hasard et on a bossé quelques morceaux ensemble. Pour voir. Au départ, j'imaginais un truc

piano-voix épuré. Alex s'est lancé à fond et on a pu aller dans les moindres détails. A tel point que j'ai eu peur que ce soit trop le bordel, qu'il y ait trop de sons, que ce soit *too much*. D'ailleurs, j'ai mis de côté les morceaux trop intellos, ceux qui avaient trop de tiroirs.

Une telle ambition n'est-elle pas en contradiction avec notre époque?

C'est vrai que cela va à l'encontre du mouvement. Avec Alex, on est devenus obsédés par les détails. *Luvì* par exemple, ce gros truc un peu pop, on l'a complètement refaite. Au contraire de *Panthéon*, dont la démo est très proche du résultat final. Parfois, je suis arrivé avec des morceaux très finis et c'était dur de modifier quelque chose. Sur les disques précédents, je me voyais comme un bricoleur ou un artisan. Avec *Tout oublier*, je me suis senti artiste. Parfois, je me disais: ça n'a aucun sens, je n'ai rien à y gagner. Pourquoi s'infliger tout ça? Je n'ai trouvé qu'une réponse: parce que c'est beau. Encore plus dans le monde d'aujourd'hui.

Comment travaillez-vous vos textes?

En tant que prof de français, je suis sensible à la percussion des mots. Ces temps-ci, je bosse sur Maupassant avec mes élèves. J'aime bien les phrases slogans. Dans le rap, on est clairement dans la punchline, ce truc un peu marketing. Ça m'a beaucoup influencé. Qu'elle soit anodine ou triviale, j'aime quand la phrase a un impact, parce qu'elle est tournée différemment. Je trouve le texte de *Panthéon* très solide. «Rien a changé/Je me sens différent.» C'est simple, c'est fort, parce que ça a du sens.

Dans chacun de mes textes, j'ai l'impression que je peux mettre une phrase en gras. Je pourrais en faire des T-shirts.



«Parfois, je me disais: ça n'a aucun sens, je n'ai rien à y gagner, avoue Nils Aellen. Pourquoi s'infliger tout ça? Je n'ai trouvé qu'une réponse: parce que c'est beau.» NADINE MOJADO

En général, je ne finis jamais un texte avant d'enregistrer. J'écris un brouillon qui m'inspire une mélodie et je chante en yaourt pour la démo. Ensuite, je bosse en boucle, au bar, à la maison. Tout à coup, je chope un couplet, qui me donne une direction. Et après, c'est plus simple. Je peux tordre les mots. J'ai 1000 démos sur mes disques durs qui attendent des textes.

Avez-vous envie de jouer ces chansons en concert?

C'est bizarre, parce que je ne les ai jamais joués, ces morceaux. Ils sortent du studio. Evidemment, tout est adaptable. *Panthéon* tient sur deux accords durant deux minutes. Je peux évidemment le jouer à l'acoustique. Mais c'est nul, je trouve. Je rêverais de jouer cet album en live, mais que dans des super conditions. Juste monter sur scène et chanter. Sans tout le reste à organiser. A la sortie des *Heures blanches*, le monde indé trouvait ma musique trop variété-pop et le

monde de la variété le voyait comme trop indé-bizarre. Pour eux, je ne suis nulle part. Je suis en colère contre ces avis tout faits, genre «la musique, c'est le live». Oui, j'ai vu des concerts magnifiques, mais si je ne dois conserver qu'une seule part de la musique, c'est le studio. Et maintenant, je n'ai qu'une envie: faire un autre disque. ■

Soften, *Tout oublier*, Waterfall of Colours

NOTRE AVIS: ☒ ☒ ☒ ☐

MUSIQUE

Pomme SAISONS

Sois sage musique

NOTRE AVIS: ☒ ☒ ☒ ☐



Pomme, jamais loin de l'arbre

Il faut sans doute y voir une nouvelle pierre à l'édifice. Pas forcément une clé de voûte. Vendredi, Pomme a sorti en catimini la première facette de son nouveau mini-album, *Saisons*. Comme celles de Vivaldi. Sauf que Claire Pommet revisite le calendrier en version comptines bricolées dans son home-studio.

Tout commence par la *Magie mauve* de septembre, une évocation romantique de l'automne naissant: «C'est beau quand ça commence à tomber/Quand les branches se cassent après l'été.» On jurerait une ritournelle enfantine, avec un air de déjà-entendu chez la Lyonnaise, ce genre de mélodies virevoltantes qu'elle vénère depuis *Soleil soleil*. Produits avec la complicité de Flavien Berger, les trois titres automnaux oscillent entre expérimentations et belles instrumentations, avec des cors et des touches de synthés. On reconnaît Pomme dans sa touchante fraîcheur, son apparente naïveté et sa fragile spontanéité. Il n'y a qu'elle pour chanter «C'est beau, dehors» et que cela ne sonne pas mièvre.

Enregistrés avec Aaron Dessner, fondateur de The National, les trois titres hivernaux tendent à l'épure, avec un doux accompagnement au piano et des cuivres discrets, comme une grosse doudoune duveteuse pour protéger ces frêles esquisses du froid. On se réjouit déjà de la collection printemps/été. **CD**

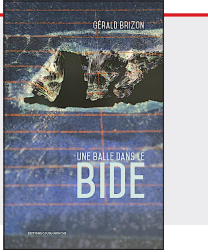
LIVRES

Gérald Brizon

UNE BALLE DANS LE BIDE

Cousu Mouche, 220 pages

NOTRE AVIS: ☒ ☒ ☒ ☐



Une écriture droit dans le bide

«Il se dit qu'il a la trouille ou peut-être simplement qu'il devient vieux et qu'il devrait songer à faire autre chose de sa vie.» Spadj aimerait se ranger des voitures. D'ailleurs, ce coup-là, il le sent mal. Et il a raison: cette mission qui devait être banale tourne au carnage. Le truand vieillissant est blessé: il a une balle dans le bide et des tueurs à ses trousses. Chienne de vie...

Avec *Une balle dans le bide*, le mystérieux Gérald Brizon (l'éditeur précise qu'il ne dispose ni d'adresse e-mail ni de téléphone portable) fait une excellente entrée dans le monde du polar de Suisse romande. A l'évidence, l'auteur connaît Genève et sa région, mais aussi les codes du genre, dont il joue avec gourmandise. Ce premier roman se révèle tendu, drôle, mal peigné et multiplie les personnages cocasses, dont beaucoup ne vont pas très bien finir. Surtout, Gérald Brizon n'oublie jamais que la littérature de genre reste d'abord de la littérature: son histoire, il la balance avec verve et dans une langue jubilatoire. Au passage, il se fait plaisir en rappelant la différence entre un pistolet et un revolver, avant de glisser: «Mais t'inquiète pas, y a des auteurs de polars qui vendent pas mal de bouquins et qui ne font pas la différence.» **EB**

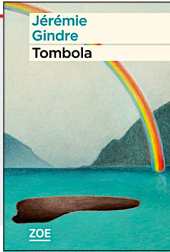
LIVRES

Jérémie Gindre

TOMBOLA

Zoé, 176 pages

NOTRE AVIS: ☒ ☒ ☒ ☐



Au hasard de la vie

Elles s'appellent Zita, Espe, Anna, Saskia... Dans les Alpes, au Québec, dans le Jura bernois, elles se retrouvent face à la nature et à ses surprises. En sept nouvelles, Jérémie Gindre parcourt le monde et confronte ses héroïnes aux hasards de la vie, qu'elles accueillent avec sérénité. Derrière l'humour subtil, se dessinent ainsi des réflexions sur les bifurcations de l'existence, les choix en apparence anodins qui modifient son tracé, parfois sans que l'on puisse le contrôler. D'où, sans doute, ce titre, *Tombola*, qui renvoie aussi à cet incipit très réussi de la nouvelle *Plus d'espace pour les dindes*: «Le soir où Anna remporta un jambon à la place d'un téléviseur quarante pouces dans une tombola, un homme qu'elle connaissait à peine lui cassa une dent sans faire exprès.»

Comme dans son excellent *Trois réputations* (2020), l'écrivain genevois laisse aussi une large place aux éléments (la neige, la pluie, le froid, un arc-en-ciel...) et aux paysages, qui participent à la fascination exercée par ses sept nouvelles. Ses textes surprennent également par leur absence de véritable chute. Ils évitent, en tout cas, les fins forcées, artificielles: chacun nous laisse comme en suspens, avec l'impression d'avoir jeté un œil sur une tranche de vie qui va se poursuivre, une fois le livre refermé. **EB**